

JOHN R. PEPPER

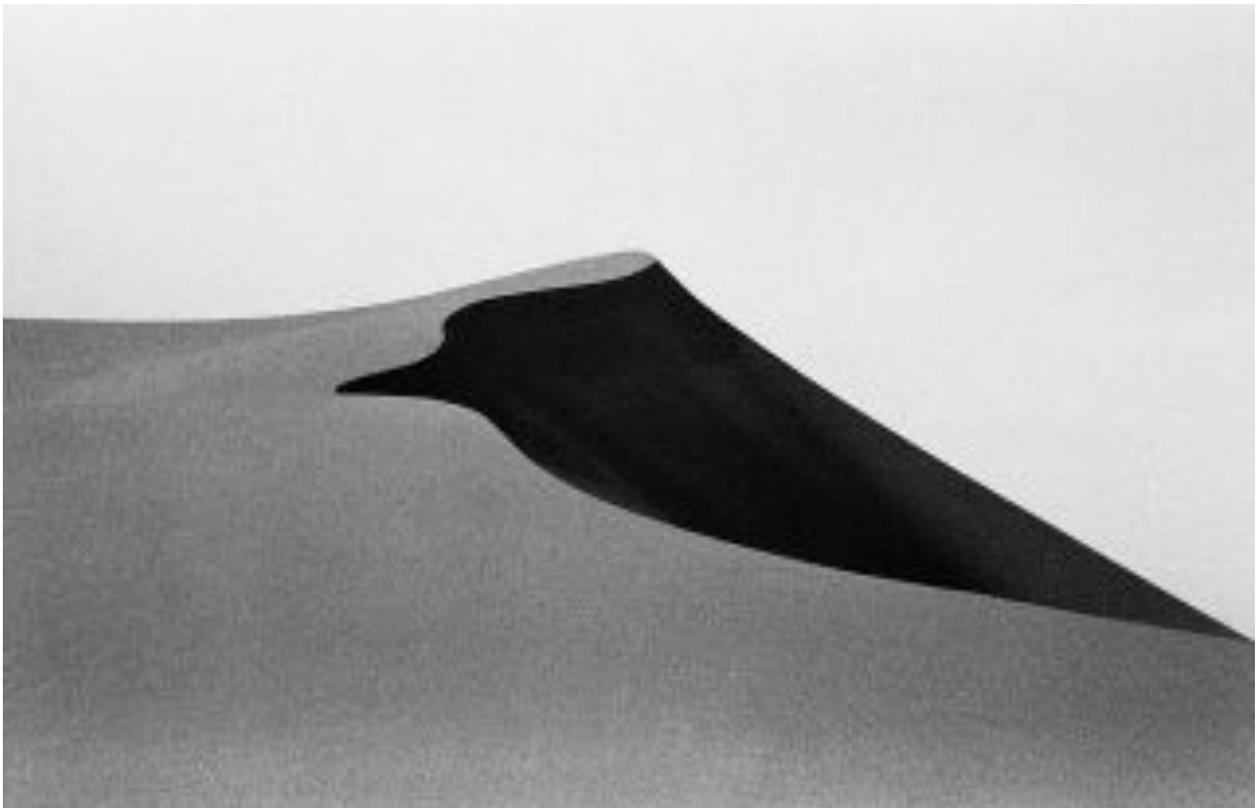
INHABITED DESERTS

Exposition du 6 novembre au 1er décembre 2017

Le lundi 6 novembre, l'orchestre tzigane du cirque Romanès traversera le quartier Drouot en direction du mythique Palace pour y fêter l'inauguration d'une galerie d'Art contemporain et d'une exposition itinérante déjà programmée jusqu'en 2020, de galeries en institutions, du Moyen-Orient à l'Europe, en passant par la Russie et les États-Unis...

Jusqu'au 1^{er} décembre, sous le titre « *Inhabited Deserts* », la Galerie du Palace dévoile les photographies récentes de John R. Pepper, dont l'œuvre s'est encore peu montrée en France.

Sur quelque dix-huit mille kilomètres parcourus, notamment dans le Dacht-e-Lout, le Néguev, la péninsule du Sinaï, le Sahara, les Chara Sands, le Colorado, le regard de l'artiste habite les étendues désertes qu'égrainent en noir et blanc ses paysages argentiques. De familières présences dessinent les ombres, sculptent les roches, théâtralisent l'espace.



La contradiction d'une nature à la fois vierge et humaine anime les déserts de John R. Pepper et fonde leur poésie singulière. Le désert se découvre comme une surface graphique dans laquelle l'artiste interroge la place de l'humain. Bien plus qu'elles ne s'attachent au passage anecdotique des hommes, dont seuls témoignent le recouvrement d'une route par les dunes, les ombres fragiles de pylônes dans les sables et quelques empreintes de pas laissées pour tout vestige dans l'argile, les photographies de John R. Pepper révèlent une humanité sensible qui émerge dans les graphismes fondamentaux de la nature.

Mais aussi grande soit l'humilité de l'artiste face au désert, nous ne saurions nous y tromper : les compositions formelles qui nous sont offertes, ne sont pas seulement les œuvres de la nature, mais aussi celles du regard attentif qui a su les y déceler. C'est ce regard qui trace poétiquement dans le désert des figures anthropomorphes et zoomorphes – ici une Madone improbable, là un oiseau inattendu, ailleurs un étrange animal – et c'est encore ce regard qui y découpe d'abstraites compositions. Entre les mains de John R. Pepper, la photographie devient un art de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la mise en scène, de telle sorte que le spectateur ne peut manquer de percevoir à travers elle des échos de l'Histoire de l'art, de Picasso à Fontana, pour ne citer qu'eux.



Si l'exposition « *Inhabited Deserts* » témoigne d'un attachement au paysage nouveau dans l'œuvre photographique de John R. Pepper, elle n'y marque pas pour autant une rupture. Bien au contraire, elle signe sa continuité dans l'approche humaniste du paysage qui la sous-tend. Dans « *Rome : 1969. Un hommage au cinéma italien néo-réaliste* » (2008), puis dans « *Sans Papier* » (2011), le photographe nous livrait, presque toujours dans un face-à-face avec la figure humaine, le récit de moments de vie. Dans « *Evaporations* » (2014), sa focale de l'humanité changeait pour saisir l'homme dans de plus vastes espaces et nous laisser plus largement écrire son histoire. Avec « *Inhabited Deserts* », John R. Pepper poursuit cette mise à distance du récit humaniste. La figure humaine se décentre au point que l'on pourrait croire qu'elle a disparu. Dans ces paysages où on ne l'attend pas, elle surgit pourtant, nous laissant toute la liberté de son déchiffrement.

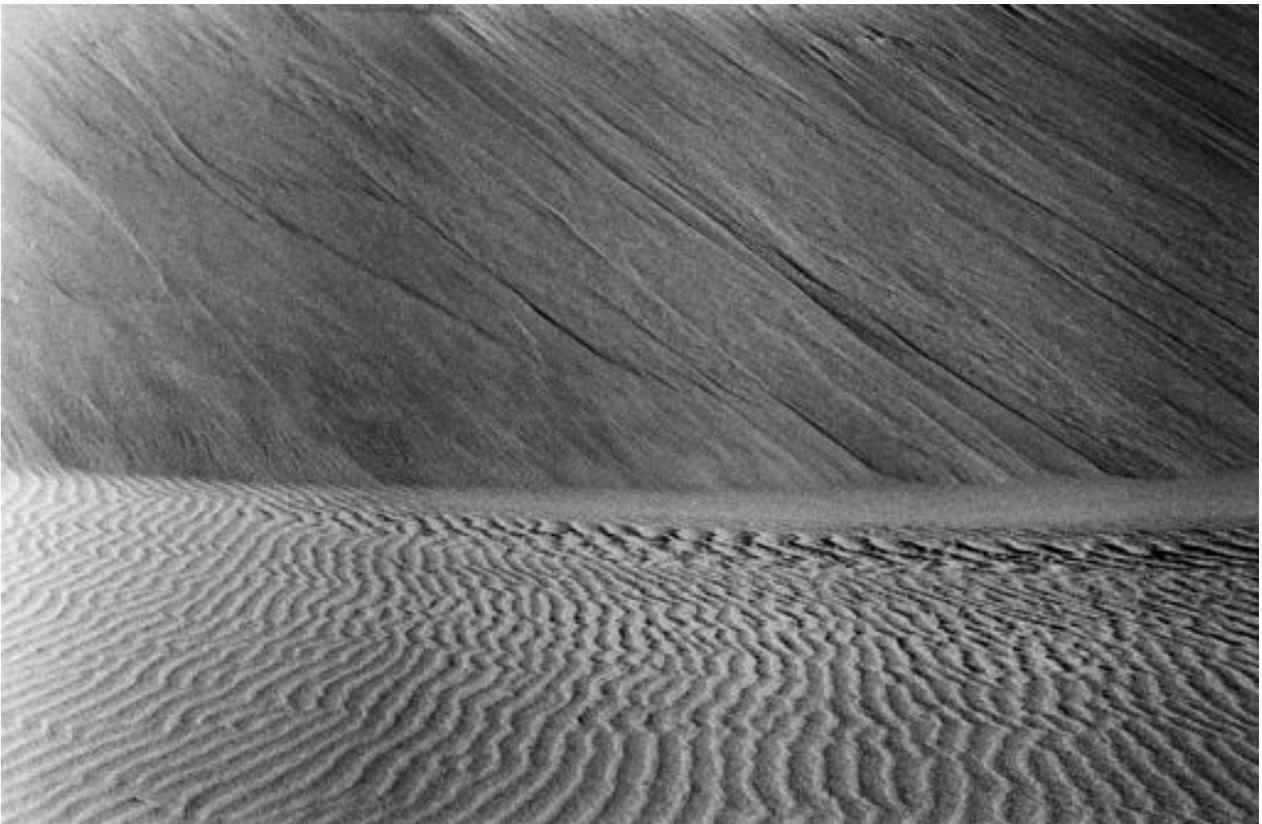


Contre le lieu commun qui veut depuis deux cents ans que le paysage soit toujours le reflet de l'âme humaine, John R. Pepper refuse de confondre le paysage avec un état d'âme : c'est la figure humaine qu'il nous propose plus subtilement d'aller y déchiffrer. Mais il ne se résout pas non plus à célébrer l'inhumanité de la nature : il s'efforce au contraire de dessiner une entente avec l'étrangeté du désert. À une époque où l'opposition de l'homme et de la nature semble d'une telle évidence, l'artiste nous propose bien plutôt de chercher les traces de l'un dans l'autre.















John Randolph Pepper naît à Rome en 1958, de parents américains. Sa mère, **Beverly Pepper**, est alors au seuil d'une œuvre qui l'imposera bientôt comme une figure majeure de la sculpture contemporaine. Son père, **Bill Curtis Pepper**, reporter, correspondant de guerre, journaliste et écrivain, vient d'être nommé éditeur du magazine Newsweek, dont il dirige le bureau italien. Sa sœur, Jorie Pepper, deviendra la poétesse **Jorie Graham**.

1963. À cinq ans, il décroche le rôle de Césarion, fils de Cléopâtre, incarnée par Elizabeth Taylor.

1969-1970. Son père lui transmet les bases de la technique photographique et lui offre son premier appareil. **Il réalise ses premiers clichés**, réunis dans « *Rome : 1969. Hommage au cinéma italien néo-réaliste* » (2008).

1972. À 14 ans, il arpente Milan la nuit avec **Ugo Mulas** qui l'initie à la photographie de rue.

Autour de la table familiale, ceux qui complètent l'apprentissage du jeune photographe s'appellent **Henri Cartier-Bresson, Sam Shaw, John Ross, David Seymour...**

1976. Il a 18 ans. Il intègre l'Université de Princeton en Histoire de l'art et consacre ses recherches à la Renaissance italienne et à l'œuvre du florentin **Antonio Pollaiuolo**. Avec une admiration certaine pour l'Expressionnisme abstrait de **Clyfford Still** et **Mark Rothko**, mais aussi pour le Spatialisme de **Lucio Fontana** et les assemblages précurseurs de **Joseph Cornell**, il commence à peindre. Il sera l'un des premiers membres du « *185 Nassau Street Painting Program* » à recevoir du Whitney Museum la bourse d'étude « *Whitney Painting Fellowship* ».



À la fin des années 1970, il quitte New York, s'installe à Paris et se tourne vers le cinéma. Entre Paris et Los Angeles, il assiste **Joseph Losey** puis **George Roy Hill**. En 1981, il est admis en tant que réalisateur à l'American Film Institute, à Los Angeles. Très vite, il fuit Hollywood. À New York, le théâtre et à la mise en scène lui ouvrent une nouvelle voie dès 1983. En 1986, il est alors le plus jeune metteur en scène du Spoleto Festival où il accompagne « *Inner Voice* » d'Edouardo Filippo.

1987. Il n'a pas encore 30 ans. Et rêve d'adapter « *La Peste* » d'**Albert Camus** au cinéma. Au prix d'une rare persévérance, il produit « *The Plague* ». Réalisé par **Luis Puenzo**, le film réunit Sandrine Bonnaire, William Hurt, Raoul Julia, Robert Duval, Jean Marc Barr et sort en 1992.

Au cours des années 1990 et 2000, John R. Pepper continue à se dédier de concert au cinéma, au théâtre et à la photographie. Metteur en scène, il s'illustre notamment dans « *Danny et la Grande Bleu* » de John Patrick Shanley, pièce dans laquelle Léa Drucker est nommée « meilleur espoir », et dont il coécrit et réalisera l'adaptation cinématographique, « *Papillons de Nuit* » en 2002. Suit « *La Retraite de Russie* » de William Nicholson adaptée par Gérald Sibleyras au Petit Montparnasse.



Depuis dix ans, John R. Pepper se consacre presque exclusivement à la photographie. Son œuvre photographique est principalement réunie dans trois ouvrages : « Rome : 1969. Hommage au cinéma italien néo-réaliste » (2008), « Sans Papier » (2001) et « Evaporations » (2014). Les deux derniers ouvrages ont été publiés à l'occasion d'importantes expositions itinérantes, notamment accueillies par l'**Officina delle Zattere** à Venise et la **Fondation Terzo Pilastro** au **Palazzo Cipolla** à Rome, au **Rosphoto** State Museum and Exhibition Centre for Photography Art et au **Manege Museum** à Saint Petersburg.

Après Paris, l'exposition « *Inhabited Deserts* » voyagera jusqu'en 2020 à Téhéran, Tel Aviv, Dubaï, Venise, Saint-Petersbourg, Moscou, Lausanne, Londres, New York et Rome... **Parmi ses prochaines étapes en 2018** : la **Aaran Gallery à Téhéran** (où John R. Pepper sera le premier photographe italien présenté depuis la révolution) et la **Empty Quarter Gallery à Dubaï** ...



Avec la complicité des frères Alil et Hazis Vardar, actuels propriétaires du Palace, **ce temple parisien offre son nom à une galerie d'Art contemporain, et lui ouvre ses portes le temps d'une saison.**

La Galerie du Palace est née sur une idée de **Serge Plantureux**, expert de la photographie et amateur d'art contemporain, et de quatre jeunes artistes : **Lyes Hammadouche** (1987), **Colin Lusinchi** (1990), **Barnabé Moinard** (1990) et **Théophile Bouchet** (1991).

Sa proposition ? Adopter la vie nomade pour partir à la recherche de nouveaux formats de diffusion de l'art et faire se rencontrer les médiums, les générations et les publics. Une proposition qui entre pleinement en résonance avec celle qu'honora le Palace de Fabrice Emaer de 1978 à 1983, tel que Roland Barthes le décrivait dans *Vogue Hommes* :

« Le Palace n'est pas une « boîte » comme les autres : il rassemble dans un lieu original des plaisirs ordinairement dispersés : celui du théâtre comme édifice amoureusement préservé, jouissance de la vue ; l'excitation du Moderne, l'exploration de sensations visuelles neuves, dues à des techniques nouvelles ; la joie de la danse, le charme des rencontres possibles. Tout cela réuni fait quelque chose de très ancien, qu'on appelle la Fête, et qui est bien différent de la Distraction : tout un dispositif de sensations destiné à rendre les gens heureux, le temps d'une nuit. Le nouveau, c'est cette impression de synthèse, de totalité, de complexité : je suis dans un lieu qui se suffit à lui-même ».

Sa programmation ? Un récit partagé, qui avant de se lire en d'autres lieux, poursuivra l'écriture de deux chapitres au Palace : l'un, inspiré par le voyage d'Arthur Rimbaud en Éthiopie, l'autre, dédié aux univers célestes de Mario Giacomelli et sous-marins de Lucas Caimmi.

John R. Pepper, « *Inhabited Deserts* »

Vernissage le lundi 6 novembre à partir de 19h

En présence de John R. Pepper et de l'orchestre du cirque Romanès

Exposition du 6 novembre au 1^{er} décembre 2017

Du mardi au vendredi de 14h à 18h

Le lundi de 14h à 20h

Théâtre du Palace

8, rue du Faubourg Montmartre

75009 Paris

Contact presse : Julia Delhomme – T. +33 (0)6 61 42 47 53 – M. jd@juliadelhomme.com